

**Pierre de Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, 1578**

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,  
Assise auprès du feu, devisant et filant,  
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :  
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,  
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,  
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos ;  
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain ;  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

**Alphonse de Lamartine, *Méditations Poétiques*, 1820****Le lac**

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,  
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,  
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;  
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre  
Du rivage charmé frappèrent les échos ;  
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère  
Laisa tomber ces mots :

« Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !  
Suspendez votre cours :  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,  
Coulez, coulez pour eux ;  
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;  
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,  
Le temps m'échappe et fuit ;  
Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore  
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,  
Hâtons-nous, jouissons !  
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;  
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,  
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,  
S'envolent loin de nous de la même vitesse  
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?  
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !  
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,  
Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,  
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?  
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes  
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !  
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,  
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,  
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,  
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
Que les parfums légers de ton air embaumé,  
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
Tout dise : Ils ont aimé !

**Victor Hugo, *Les Contemplations*, « Autrefois », 1856**

III  
MES DEUX FILLES

Dans le frais clair-obscur du soir charmant qui tombe,  
L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe,  
Belles, et toutes deux joyeuses, ô douceur !  
Voyez, la grande sœur et la petite sœur  
Sont assises au seuil du jardin, et sur elles  
Un bouquet d'œillets blancs aux longues tiges frêles,  
Dans une urne de marbre agité par le vent,  
Se penche, et les regarde, immobile et vivant,  
Et frissonne dans l'ombre, et semble, au bord du vase,  
Un vol de papillons arrêté dans l'extase.

*La Terrasse, près d'Engbien, juin 1842.*

**Victor Hugo, *La Légende des siècles*  
I. « D'Ève à Jésus », 1859**

LA CONSCIENCE

[...]

L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;  
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;  
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »  
Quand ils eurent fini de clore et de murer,  
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;  
Et lui restait lugubre et hagard. « Ô mon père !  
L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.  
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »  
Alors il dit : « je veux habiter sous la terre  
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;  
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »  
On fit donc une fosse, et Caïn dit « C'est bien ! »  
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.  
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre  
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,  
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

**Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, 1861**

II  
L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Prendent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

XXII  
PARFUM EXOTIQUE

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,  
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,  
Je vois se dérouler des rivages heureux  
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne  
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;  
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,  
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,  
Je vois un port rempli de voiles et de mâts  
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,  
 Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,  
 Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

**Charles-Marie Leconte de Lisle, *Poèmes Barbares*, 1862**

LE DERNIER SOUVENIR

J'ai vécu, je suis mort. – Les yeux ouverts, je coule  
 Dans l'incommensurable abîme, sans rien voir,  
 Lent comme une agonie et lourd comme une foule.

Inerte, blême, au fond d'un lugubre entonnoir  
 Je descends d'heure en heure et d'année en année,  
 À travers le Muet, l'Immobile, le Noir.

Je songe, et ne sens plus. L'épreuve est terminée.  
 Qu'est-ce donc que la vie ? Étais-je jeune ou vieux ?  
 Soleil ! Amour ! – Rien, rien. Va, chair abandonnée !

Tournoie, enfonce, va ! Le vide est dans tes yeux,  
 Et l'oubli s'épaissit et t'absorbe à mesure.  
 Si je rêvais ! Non, non, je suis bien mort. Tant mieux.

Mais ce spectre, ce cri, cette horrible blessure ?  
 Cela dut m'arriver en des temps très anciens.  
 Ô nuit ! Nuit du néant, prends-moi ! – La chose est sûre :

Quelqu'un m'a dévoré le cœur. Je me souviens.

**Marcelline Desbordes- Valmore, *Poésies inédites*, 1860**

LES ROSES DE SAADI

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;  
 Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes  
 Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées  
 Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.  
 Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.  
 Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...  
 Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

**Paul Verlaine, *Sagesse*, 1880**

La mer est plus belle  
 Que les cathédrales,  
 Nourrice fidèle,  
 Berceuse de râles,  
 La mer sur qui prie  
 La Vierge Marie !

Elle a tous les dons  
 Terribles et doux.  
 J'entends ses pardons  
 Gronder ses courroux.  
 Cette immensité  
 N'a rien d'entêté.

Oh ! si patiente,  
 Même quand méchante !  
 Un souffle ami hante  
 La vague, et nous chante :  
 " Vous sans espérance,  
 Mourez sans souffrance ! "

Et puis sous les cieux  
 Qui s'y rient plus clairs,  
 Elle a des airs bleus,  
 Roses, gris et verts...  
 Plus belle que tous,  
 Meilleure que nous !

**Paul Verlaine, « Épilogue, II », *Poèmes Saturniens*, 1866**

## II

Donc, c'en est fait. Ce livre est clos. Chères Idées  
 Qui rayiez mon ciel gris de vos ailes de feu  
 Dont le vent caressait mes tempes obsédées,  
 Vous pouvez revoler devers l'Infini bleu !

Et toi, Vers qui tintais, et toi, Rime sonore,  
 Et vous, Rhythmes chanteurs, et vous, délicieux  
 Ressouvenirs, et vous, Rêves, et vous encore,  
 Images qu'évoquaient mes désirs anxieux,

Il faut nous séparer. Jusqu'aux jours plus propices  
 Où nous réunira l'Art, notre maître, adieu,  
 Adieu, doux compagnons, adieu, charmants complices !  
 Vous pouvez revoler devers l'Infini bleu.

Aussi bien, nous avons fourni notre carrière  
 Et le jeune étalon de notre bon plaisir,  
 Tout affolé qu'il est de sa course première,  
 A besoin d'un peu d'ombre et de quelque loisir.

— Car toujours nous t'avons fixée, ô Poésie,  
 Notre astre unique et notre unique passion,  
 T'ayant seule pour guide et compagne choisie,  
 Mère, et nous méfiant de l'Inspiration.

**Jules Supervielle, *Débarcadère*, 1922**

## Derrière ce ciel éteint

Derrière ce ciel éteint et cette mer grise  
 où l'étrave du navire creuse un modeste sillon,  
 par delà cet horizon fermé,  
 il y a le Brésil avec toutes ses palmes,  
 d'énormes bananiers mêlant leurs feuilles comme  
 des éléphants leurs mouvantes trompes,  
 des fusées de bambous qui se disputent le ciel,  
 de la douceur en profondeur, un fourré de douceur,  
 et de purs ovales féminins qui ont la mémoire de la volupté.  
 Voici que peu à peu l'horizon s'est décousu,  
 et la terre s'est allongé une place fine.  
 Apparaissent des cimes encore mal sorties du néant, mais qui ont tout de  
 [suite malgré les réticences des lointains,  
 le prestige et la responsabilité des montagnes.  
 Déjà luisent des maisons le long de la bruissante déchirure des plages,  
 dans le glissement du paysage, sur un plan huilé,

déjà voici une femme assise au milieu d'un suave champ de cannes,  
 et parvient jusqu'à moi  
 la gratitude de l'humus rouge après les tropicales pluies.

**Blaise Cendrars, *Documentaires*, 1924**

CAMPAGNE

Paysage magnifique  
 Verdoyantes forêts de sapins de hêtres de châtaigniers coupées de  
 florissantes cultures de blé d'avoine de sarrasin de chanvre  
 Tout respire l'abondance  
 Le pays d'ailleurs est absolument désert  
 À peine rencontre-t-on par-ci par-là un paysan conduisant une charrette de  
 fourrage  
 Dans le lointain les bouleaux sont comme des colonnes d'argent

**Francis Ponge, *Proèmes* (1948)**

Fable

Par le mot *par* commence donc ce texte  
 Dont la première ligne dit la vérité,  
 Mais ce tain sous l'une et l'autre  
 Peut-il être toléré ?  
 Cher lecteur, déjà tu juges  
 Là de nos difficultés...

(Après *sept ans de malheurs*  
*Elle brisa son miroir*).